

Synode Sud-Ouest – Toulouse ; 22-23-24 novembre 2019

Discours introductif : quelques éléments de réflexion sur l'évolution de l'Eglise.

Alain Pélissier, président du conseil régional.

Chers synodaux, chers amis, frères et sœurs,

Pour ce temps de discours traditionnel, introductif, je voudrais partager avec vous quelques éléments de réflexion sur l'évolution des Eglises, et en particulier de notre Eglise.

Je parlerai là seulement des Eglises qui nous ressemblent et non des Eglises évangéliques, en particulier celles liées au pentecôtisme.

(Pour en savoir plus sur les données chiffrées : Sébastien Fath, *Du ghetto au réseau*, Le protestantisme évangélique en France (1800-2005), Labor et Fides).

1

Quelques constats

Sur les Eglises qui ont une confession de foi et une expression similaires aux nôtres.

A/ Quelle que soit leur situation (en extrême minorité comme en Italie, ou ayant pignon sur rue (en Suisse ou en Allemagne avec l'EKIR -Eglise protestante de Rhénanie-, en Angleterre avec Eglise anglicane), toutes sont confrontées aux **mêmes difficultés de renouvellement**.

Pour ce qui est, en particulier, de l'Eglise protestante Unie, notre situation n'est pas florissante.

400 000 personnes font appel à nos services, un peu plus de 100 000 foyers connus dont 38 000 sont des foyers à offrande nominative.

L'Évangélisation type "réformée française", à l'exemple de toute la dynamique « Ecoute Dieu nous parle » ou l'affirmation d'être « une église de témoins », n'a pas encore eu tous les effets escomptés. En un mot, je dirais que l'EPUDF n'arrive pas à se renouveler suffisamment pour grandir.

B/ L'ensemble des Eglises similaires à la nôtre ont d'autres points communs :

- Elles travaillent toutes sur des changements de pratiques. Elles mettent en place des expérimentations de nouvelles formes d'Eglises.
- Elles partagent les mêmes questions sociétales : nécessité de l'inter-religieux, préoccupation de l'accueil des migrants, inquiétudes face à l'affaiblissement de la démocratie, augmentation des inégalités notamment au détriment des travailleurs pauvres, dangers et actions nécessaires face aux dérèglements climatiques.
- Elles s'interrogent toutes sur le rôle social : est-ce que nos Eglises peuvent être agent de réconciliation dans nos sociétés ? Comment poser une parole publique forte ? Comment montrer que l'Eglise est dans une résistance face au nationalisme et au repli sur soi ? Toutes indiquent que les grandes déclarations ne sont pas suffisantes, et qu'il est nécessaire de privilégier des rencontres et échanges (inter-religieux) sur le terrain.

Ces questions se vivent dans un contexte sociétal particulier : un charivari

1. La mondialisation est perçue par une grande majorité comme « une mondialisation prédatrice », une agression d'une extrême violence (René Passet, *Eloge du mondialisme par un "anti" présumé*, Fayard 2001). Il existe une crainte qui s'intensifie : la dissolution dans l'uniformité.

Cela conduit à une résistance planétaire : robustesse des dialectes, vitalité des folklores, vigueur des patriotismes... (Thèse de Jean-Claude Guillebaud entre autres).

Je vous parlais l'an dernier de la montée du populisme. David Goodhart, essayiste britannique, décrit deux clans entre lesquels seraient divisées les démocraties occidentales. Ceux qui sont bien partout, l'élite libérale-libertaire : « les anywhere » -ils sont de nulle part et de partout dans le monde, et ça leur va-, et ceux qui sont de quelque part : « les somewhere », qui sont les laissés pour compte. Il analyse le vote populiste comme une revanche des perdants de la mondialisation, une revanche des *somewhere* contre ceux qui sont bien partout. (David Goodhart, *Les deux clans : la nouvelle fracture mondiale* Les Arènes, 2019).

Avec la mondialisation, c'est aussi une transformation de notre rapport au monde, à la matière, à l'espace, à la connaissance ; tout se modifie aussi dans notre façon de vivre ensemble (l'expression de Jean-Luc Nancy : « inquiétude ouverte entre le crépuscule d'un achèvement et l'imminence d'un surgissement »).

Nous sommes face à la « déterritorialisation » (concept de Gilles Deleuze et Felix Guattari) : c'est-à-dire l'absence d'ancrage géographique mais aussi d'ancrage de pensée. Cela conduit à un brouillage des identités, des filiations.

2. Le temps disponible devient saturé. Dans les plus grandes mutations que nous sommes en train de vivre, celle du temps est l'une des plus importantes. Le temps sacré disparaît. Nous récupérons du temps grâce aux évolutions technologiques et techniques. Il est devenu un marché économique. De multiples activités sont possibles du matin au soir. Plusieurs « interfaces » entrent en compétition pour capter l'attention et faire en sorte que le contemporain passe son temps sur telle activité plutôt que sur telle autre.

Devant son temps, le contemporain ressemble à un petit garçon dans un magasin de bonbons : son réflexe est d'avoir le plus de bonbons. Il développe une glotonnerie de toutes les propositions d'activités qui sont faites.

Paradoxe suprême : plus nous avons de temps disponible, plus il est saturé.

La disponibilité pour l'Eglise en souffre. (Pour aller plus loin sur ce sujet : Christophe Bouton, *Le temps de l'urgence*, au Bord de l'eau, 2013 ou encore Bruno Patino, *La civilisation du poisson rouge* - Petit traité sur le marché de l'attention, Grasset, 2019)

3. le renversement de l'autorité et de l'adhésion.

La modernité, l'hyper-modernité, l'ultra-modernité est aux prises avec la dé-liaison, elle génère l'absence de liens entre les individus, mais aussi entre les « dominants » et les « dominés ». La demande de légitimité entre les pouvoirs et les peuples est sans cesse refusée. Il y a « un fossé de crédibilité » (Paul Ricoeur).

Si l'on définit l'autorité comme une rencontre entre l'obéissance et la reconnaissance, aujourd'hui elle n'est plus automatique.

Les institutions n'ont plus d'autorité naturelle, et le besoin ou l'utilité de l'adhésion n'est plus automatique.

(cf entre autre : Myriam Revault d'Allonnes, *Le pouvoir des commencements*, Essai sur l'autorité Seuil 2006) ;

La rencontre et l'adhésion avec « l'autorité Eglise » ne se fait plus, comme cela a été le cas pendant des siècles.

Jusqu'à-là, parce qu'il y avait une place sociologique, une histoire, une tradition familiale, une reconnaissance intrinsèque, parce que l'Eglise était pourvoyeuse de sens, de spiritualité, de vérité, une incarnation de valeurs-repères, l'Eglise générait de la reconnaissance et de l'adhésion.

Aujourd'hui, c'est un renversement : c'est à l'Eglise, comme aux autres institutions en position de faiblesse, de solliciter son contemporain et d'expliquer ce en quoi elle croit.

4. Avec ce tableau nous sommes face à une caractéristique qui est propre à l'Eglise : **la dérision du religieux établi**

Pour le dire autrement, Régis Debray parle de « goguenardise condescendante ».

S'ajoute peut-être, en France en particulier, la réapparition d'un anti-judéo-christianisme instinctif. Ce qui est assez troublant puisque jamais les Eglises n'ont été aussi faibles, avec un agnosticisme ou un athéisme majoritaire.

Marcel Gauchet pense que l'amplification médiatique de la crise religieuse permet de faire silence sur la crise systémique de la pensée laïque, de moins en moins capable de répondre aux questions concernant le sens.

Je crois que l'on peut, pour parfaire le tableau des causes de cette dérision du religieux, évoquer d'une part la raideur doctrinale des grands discours religieux et d'autre part une inculture abyssale de l'histoire spirituelle.

Le contexte est radicalement nouveau et périlleux.

Nous avons travaillé l'an dernier sur la Constitution, notre loi interne.

La pasteure Claire Sixt-Gateuille dans son aumônerie avait insisté sur l'idée que la loi donnée par Dieu à Moïse est formulée à l'inaccompli en hébreu, c'est-à-dire (pour simplifier) au futur.

Elle est au futur, disait-elle, parce qu'elle est d'abord une promesse. Elle est le signe que ce peuple appartient à Dieu, et donc que Dieu se tient au côté de son peuple.

Elle est au futur, parce qu'elle ouvre un avenir, elle est un choix de vie.

Elle est au futur, enfin, parce qu'on ne connaît pas l'avenir, et qu'il faudra donc réinterpréter, reformuler la loi pour retravailler notre fidélité à Dieu et à ses commandements.

Ainsi, chaque contexte faisait naître une reformulation de la loi.

(Claire Sixt-Gateuille expliquait qu'il y avait déjà eu la loi de l'Exode, avec la première version des 10 commandements, puis la loi du Lévitique, et une troisième version, celle de Deutéronome, qui est formulée pour rentrer dans le pays promis).

Ce qui est vrai pour la loi l'est aussi pour la foi et pour l'Eglise

Chaque contexte fait naître une reformulation de la foi et de l'Eglise.

Les deux seuls atouts que nous avons sont, je crois, **l'inestimable perle qu'est l'Evangile et la soif contemporaine** face au brouillard de la pensée.

Ils sont indispensables, décisifs mais pas suffisants **si nous ne prenons pas en compte** les éléments de ce nouvel environnement.

Notre responsabilité commune, est de les intégrer dans notre théologie, dans nos pratiques afin de proposer notre protestantisme. Je le reconnais, c'est plus facile à dire qu'à faire.

Mais vient quand même une série de questions :

- est-ce que nous retravaillons suffisamment nos pratiques en prenant en compte ce grand charivari que nous vivons ?
- ou pour le dire autrement, qu'avons-nous changé depuis 20 ans dans nos pratiques ?

Nous sommes obligés de relire notre carte d'identité protestante comme les projets d'Eglises, comme le rôle du conseil presbytéral, comme celui du pasteur à l'aune de ces évolutions. Cela peut être une chance, tout grand passage est innovant, comme l'a montré par exemple, celui de l'Antiquité au Moyen-âge, sans parler de la Réforme !

Nous esquissons des pistes. La contribution et les idées de chacun sont requises. J'en pointe quelques-unes avec vous qui sont le résultat de nos conversations, locales, régionales et nationales.

4

1/ Favoriser, générer, travailler, solliciter, prendre soin, du lien

Il s'agit de revaloriser la communauté comme lieu dans lequel la personne peut se trouver c'est-à-dire s'exprimer et se nourrir (matériellement –fonction diaconale de l'église- et spirituellement) (synode national EPUDF 2018).

Cela passe par des éléments que nous négligeons :

Fichiers tenus et complétés, réel accueil pour les cultes comme dans les activités, souci de la transmission lors d'un changement de pasteur, envoi de l'adresse dans la nouvelle paroisse si déménagement d'une famille, suivi des donateurs un par un, création des églises de maison, meilleure communication dans les annonces aux cultes ou les bulletins locaux.

Notre individualisme protestant exacerbé nous a amenés à être en église la réplique de ce qui se passe dans la société : un lieu trop anonyme.

Dans les 6 modules de la coordination nationale, pour préparer un projet de vie d'église, l'un d'entre eux concerne les relations ; il pose des questions comme : avec qui sommes-nous personnellement en lien ? Il montre généralement que nous passons beaucoup de temps pour préparer, rencontrer les groupes des habitués, et très peu avec les distancés. Nous sommes appelés à retrouver un équilibre entre les habitués et les distancés, à favoriser, générer, travailler, solliciter, prendre soin du lien avec les habitués comme avec les distancés.

C'est l'une des réponses au sentiment d'éclatement lié à la mondialisation et en même temps une force de proposition d'Évangile face à la soif contemporaine.

2/ Lutter contre l'image dévalorisée

Nous avons à lutter contre la dérision en expliquant ce que nous faisons.

Cette dérision nous touche et progresse en nous, c'est comme si nous la faisons parfois nôtre. L'auto-dévalorisation.

Mais aurions-nous envie de nous investir dans une Eglise qui meurt ?

Or une Eglise vivante passe par là. Elle passe par donner envie.

Personne ne le fera à notre place. Il est nécessaire d'ouvrir la fenêtre et les portes du temple, d'ouvrir sur les activités religieuses en communiquant.

Je sais, nous n'y croyons pas. Et pourtant, dans une petite ville, dans notre région, un paroissien réformé s'est mis en tête de faire de la communication sur les journaux locaux, sur le site de la paroisse, ou encore avec une liste de contacts qu'il s'est concoctée.

En un an et demi, il est passé d'un culte par trimestre à un culte par mois, de 5 personnes à 20. Certes, cela demande du temps, du temps disponible si précieux aujourd'hui.

Mais il nous faut rendre compte de ce que nous faisons et inviter à nos activités, quitte à diminuer le faire pour augmenter le faire savoir.

Il est nécessaire d'investir tous les supports possibles.

L'adhésion ne se fera que si l'individu est personnellement motivé. L'institution Eglise doit donner à voir, à penser, donner du sens.

L'institution Eglise doit donner la parole, témoigner de ce que ses membres sont, de ce qu'ils vivent, et pas seulement être un lieu de proclamation (même si nécessaire). L'Eglise doit être convaincante !

C'est l'une des réponses face à la dérision du religieux, au renversement de l'adhésion et de l'autorité et en même temps une force de proposition d'Évangile face à la soif contemporaine..

3/ Adapter les pratiques et les locaux.

Notre contexte s'impose à nous.

Cela passe vraisemblablement par le fait de prendre en compte les rythmes familiaux, les rythmes professionnels, les attentes, les besoins, le temps disponible...

A côté d'un déroulement traditionnel, donnons encore plus de place pour l'évolution des formes ou des jours de culte. C'est ce qui a été fait avec les cultes café-croissants ou encore les veillées de l'Avent.

C'est la nécessité de prendre en compte tous les sens : nous sommes encore les spécialistes toutes catégories des sonos défectueuses, des bancs inconfortables, des peintures et des tapisseries de notre salon des années 80 !

Nous pouvons toujours imaginer que les enfants qui sont sur les bancs ne bougent pas d'un pouce, comme à l'ancienne, mais ce n'est plus le cas aujourd'hui. Avons-nous des lieux pour les enfants pendant les célébrations ?

Je vous laisse continuer la liste de ces pratiques et locaux à transformer !

C'est l'une des réponses au temps disponible, au renversement de l'autorité et de l'adhésion et en même temps une force de proposition d'Évangile face à la soif contemporaine.

4/ Interroger la gouvernance d'Eglise, la place et la formation des ministères

- Les synodes régionaux de 2020, puis le national de 2021 vont commencer une longue réflexion sur le ministère pastoral.

Cette réflexion s'appuie sur un diagnostic interne à notre Eglise. Nous questionnons la formation, le type de ministère. En Sud-Ouest, nous avons considéré que le « chargé de mission » était un ministère nécessaire entre le laïc bénévole et le pasteur.

Comme souvent, nos préoccupations hexagonales sont les mêmes que celles de nos Eglises sœurs. L'Église d'Angleterre (anglicane) a commandé en 2014 à l'Institut d'études économiques et sociales de l'université d'Essex une étude, menée sur 18 mois et 1700 Églises locales, sur la croissance numérique des paroisses. Le but était de dégager les facteurs qui jouent sur la croissance ou le déclin numérique des Églises locales.

- Le plus important, c'est celui dont va traiter notre prochain synode : le rôle, les charismes, la place du pasteur. Encore faut-il définir le rôle, la formation... ! La tendance d'une paroisse à confier toutes les tâches et toutes les responsabilités à son pasteur et/ou l'incapacité du pasteur à déléguer a été perçue comme facteur de déclin !

- Pour le pasteur et la communauté, parmi les critères pour se renouveler et grandir ont été pointées par ces églises : la capacité à encourager et valoriser l'engagement dans l'Église et les ministères locaux, nous retombons sur la question des ministères.

Sont également soulignés : la capacité à travailler en équipe, la capacité d'adaptation et l'ouverture au changement, le turn-over régulier des personnes en situation de responsabilité, l'élaboration d'une vision commune discernée et portée par la prière, les activités jeunesse (enfants et ados), l'ouverture vers ceux qui ne fréquentent pas l'Église, l'accueil et l'accompagnement des personnes de passage.

Dit comme cela, ça paraît une liste à la Prévert, et un peu irréaliste, elle a le mérite de faire réfléchir. Pour le SO, comme pour les autres régions, nous avons un questionnement sur la gouvernance ecclésiologique des grandes villes qui accueillent une nouvelle population. Si notre système n'est pas en capacité d'accueillir les nouveaux venus et de faire grandir l'Église locale, si les responsables sont épuisés, notre fonctionnement ne donne pas satisfaction.

Pour l'Évangile, nous avons à adapter la gouvernance.

C'est l'une des réponses face au sentiment d'éclatement de la mondialisation, au renversement de l'autorité et de l'adhésion et à la dérision du religieux et en même temps une force de proposition d'Évangile face à la soif contemporaine.

5/ Revitaliser le langage

Certains ont des réponses qui ne sont pas les nôtres : nous n'irons pas dans une théologie développant la culpabilité, la logique de la rétribution, la lecture du monde entre le pur et l'impur, et nous ne transformerons pas les pasteurs en directeurs de conscience.

Alors, il faut faire autrement.

Nous sommes dans ce qui peut apparaître comme une contradiction : nous devenons ou sommes des Églises de « confessants » et nous sommes appelés à développer un langage de multitude. L'exercice est délicat.

C'est un travail quotidien et inhérent à chaque temporalité.

Nous avons à trouver les mots contemporains pour annoncer l'Évangile : permettre à l'autre de se construire une identité, se lancer dans l'exégétique pour le quotidien.

Avec cet effort de traduction théologique, il y a celui de la prise en compte des soucis contemporains : les fractures entre ouverture et repli sur soi, entre rejet et accueil sont présents à l'intérieur comme à l'extérieur de l'Église.

C'est l'une des réponses à la mondialisation, à la dérision du religieux et en même temps une force de proposition d'Évangile face à la soif contemporaine..

6/ Réfléchir à l'implantation de lieux d'Église innovants

Enfin, nous sommes appelés à oser plus.

L'EKIR en Allemagne, l'Église anglicane en Angleterre travaillent sur des lieux innovants.

C'est aussi le cas pour l'ÉPUdF : c'est dans la région Ouest, le projet centre-Bretagne ; dans la région parisienne, l'implantation d'une nouvelle église à Créteil ; dans la région Cévennes Languedoc-Roussillon, le poste méditerranée.

Des lieux innovants, c'est souvent mais pas seulement, là où il n'y a pas de tradition, d'habitude, là il n'y a pas de passé glorieux ou handicapant.

En même temps, il faut discerner ce qui est possible et ce qui est de l'ordre de la projection, comme il faut accepter le tâtonnement.

Le risque est de pratiquer le discernement en écartant des projets trop peu fidèles à notre conception de l'Évangile. Nous avons à pratiquer le discernement en encourageant des gens qui auraient un potentiel, des idées ou le désir de trouver de nouvelles façons de partager l'Évangile. Même si cela bouscule les cadres habituels...

C'est une force de proposition d'Évangile face à la soif contemporaine.

J'arrête là les pistes. Elles devraient être développées et d'autres pourraient être pointées.

Une chose est sûre, nous avons un horizon, des sujets sur la table qui sont à reprendre et qui ouvrent de réelles perspectives.

Nous en avons besoin car notre manière de confesser le message de Jésus-Christ permet, je le crois, à nombre de personnes de découvrir, de se convertir et de vivre de, et avec la bonne nouvelle.

Il va de soi que nous ferons cela ensemble, que nous avons besoin les uns des autres à l'intérieur de l'Église comme avec les autres Églises. Josiah Kibira, un évêque luthérien en Tanzanie, affirmait dans les années 70 : « Il n'y a pas d'Église si pauvre qu'elle n'ait rien à partager avec les autres, il n'y a pas d'Église si riche qu'elle n'ait rien à apprendre des autres ».

Nous allons donc poursuivre notre mission. Peut-être pas pour tous, en synode.

Nous sommes à un carrefour, puisque chers amis, frères et sœurs, nous finissons ensemble une période de 4 ans. Nous avons été élus et avons ouvert plusieurs chantiers :

A Mazamet, sur la Déclaration de foi

A Montauban, sur l'Évangélisation

A Orthez, sur la Constitution

Et aujourd'hui à Toulouse, autour de l'écologie.

Une nouvelle délégation fera synode l'an prochain à Libourne.

Je voudrais d'ores et déjà, vous remercier, chacun, pour votre assiduité, votre volontarisme à être entré dans les arcanes synodales, pas toujours très évidentes.

On ne s'en rend pas toujours bien compte sur le coup, mais nous avons, ensemble, pris de nombreuses décisions.

Vous êtes un lieu très important pour le travail du conseil régional, pour celui de Caroline, et de Karinne respectivement secrétaire et comptable de la région et enfin pour le président du conseil. Il faut dire aussi que les couloirs synodaux sont parfois aussi précieux que les séances plénières.

Chers synodaux, chers amis, frères et sœurs,

Après vous avoir égrené des pistes, je vais tenter de m'en inspirer dans quelques mois, puisque je quitte cette fonction de présidence du conseil, après avoir succédé au pasteur Gérard Scripici, pour être à nouveau au service d'une communauté locale.

Comme cette région m'a invité à exercer le ministère en son sein, il y a 25 ans, je la connais bien. Je crois pouvoir dire que nous avons, en Sud-ouest, les forces nécessaires, les membres d'églises de qualité et à la hauteur des défis qui nous attendent.

Je vous adresse toute ma reconnaissance pour tout ce qui a été partagé en synode, en paroisses, Ce fut, pour moi, un très grand plaisir et un honneur d'être ici, avec vous, et de partager l'Évangile.